

COMPRENDRE LES ENJEUX DU DEVELOPPEMENT DURABLE À PARTIR DU PHILOSOPHER MARXIEN

N'Gouan Mathieu AGAMAN
Université Pelefero Gon Coulibaly
agamandemathieu@gmail.com

Résumé : Le XXI^e siècle se caractérise de façon impromptue à nombre de crises à versant variable. Parmi elles, la crise écologique est tant profonde qu'elle suscite inquiétudes, indignations et réflexions ; et ce à cause des activités humaines dictées par le néolibéralisme exacerbé dans des domaines aussi variés que nuisibles à l'environnement notamment dans l'Industrie, l'Energie, la Santé... Nuisible dans la mesure où sur le prisme des effets incontrôlés des techniques industrielles et surtout de la concurrence économique néolibérale, l'homme par ses activités ne cesse de contribuer entre autres au changement climatique dû à l'émission de gaz à effet de serre, à la pollution de l'air, à l'agression perpétuelle de la nature et de son environnement. Une telle mise en évidence invite à saisir et ce à partir du concept de développement durable, la corrélation impliquée entre la protection de l'environnement et le développement économique, entre éco-environnement et capitalisme concurrentiel. Dès lors, le lien entre développement durable et le développement économique nourrit un questionnement « inquisiteur » avec pour cheminant intellectuel: Karl Marx ! Un auteur très critique de l'économisme capitalistique pour qui les effets nébuleux du capitalisme seraient actés en tout et partout.

Mots-clés : Société, Développement durable, Environnement, Karl Marx.

UNDERSTANDING THE CHALLENGES OF SUSTAINABLE DEVELOPMENT FROM THE MARXIAN PHILOSOPHER

Abstract : The 21st century is characterized in an impromptu way by a number of crises with variable slopes. Among them, the ecological crisis is so deep that it arouses concern, indignation and reflection; and this because of human activities dictated by exacerbated neoliberalism in fields as varied as they are harmful to the environment, particularly in Industry, Energy, Health... Harmful insofar as through the prism of the uncontrolled effects of industrial techniques and neoliberal economic competition, man through his activities contributes, among other things, to climate change due to the emission of greenhouse gases, air pollution, the perpetual aggression of nature and its environment. Such a highlight invites us to grasp from the concept of sustainable development, the correlation involved between environmental protection and economic development, between eco-environment and competitive capitalism. Therefore, such a referral cannot be made without a cold questioning from the intellectual journey of Karl Marx: a very critical author of capitalistic economism for whom the nebulous effects of capitalism would be recorded in everything and everywhere.

Keywords: Society, Sustainable development, Environment, Karl Marx.

Introduction

Comprendre la nature pour mieux l'assujettir par des techniques variées a toujours été le projet mesquin et prométhéen de l'homme et ce depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours.

La manifestation de ce projet établissant la puissance de l'homme sur la nature, sur son environnement a pour visée l'existence humaine avec pour arrière-décor sa pérennisation. Ledit projet s'inscrit dans le sens de ses générations renouvelées tout en mettant en relation discrète avec ses besoins et la richesse de la nature dans un consumérisme rationnel dans le temps ; d'où le concept de « développement durable ». Traduit en anglais : *sustainable development*, c'est-à-dire développement soutenable, il se déploie dans une perspective de long terme¹ et en y intégrant les contraintes écologiques et sociales à l'économie. Cette auréole de l'économisme dans ce développement dit-on « durable » ou « soutenable » nourrissant des controverses de tout ordre engage avec intérêt, de faire valoir la pensée critique de Karl Marx ; pour qui le terme « critique » est synonyme de dénonciation voire d'anti-dogmatisme (Emmanuel R. 1999). Un tel réflexe marxisant demande d'interroger le concept du développement durable afin de relever les enjeux capitalistiques qui s'y cachent. Dans ce contexte, n'est-il pas pertinent de saisir de façon réelle et objective ces enjeux à partir du philosophe de Karl Marx en portant de façon « reminiscente » un matérialisme écologique ? Mieux, la critique, chaînon de la philosophie de Marx ne peut-elle pas contribuer à lever les véritables voiles de ce développement afin de faire voir le véritable « envers du décor » à visage écologico-socio-économique ?

Notre objectif, à partir de cette réflexion est d'interroger Marx dans un débat thématique de notre époque en utilisant son instrument réflexif à savoir « la critique ». Pour ce faire, notre méthode sera donc sociocritique afin de dévoiler les véritables « dessous » du développement durable à la lumière des enjeux écologiques et sociétaux réels que celui-ci problématise.

1. Le concept de « développement durable » : entre controverses² et critiques

C'est un truisme de reconnaître que le concept de développement durable est porteur d'un véritable flou sémantique, nourrissant ainsi des controverses des plus pertinentes au plus idéologiques.³ Et pour cause, les controverses⁴ sur le concept se sont multipliées du fait de son élasticité sémantique notamment avec le fameux rapport Brundtland. De fait, lors de la première traduction en français du rapport Brundtland, c'est le terme « développement durable » qui est retenu, tandis que lors de la seconde traduction par *Les Éditions du Fleuve*, c'est le terme « développement soutenable » (traduction littérale de l'anglais « sustainable development ») qui est mis en avant. Cette variété sémantique liée aux interprétations langagières attise des contradictions et des contrariétés. Pour les tenants du qualificatif « durable »⁵, il faut nécessairement insister sur la notion de durabilité vu qu'il établit mieux

¹ Un passage du rapport Brundtland donne une première définition de la notion de *sustainable development*, définition particulièrement éclairante : il s'agit, dit le texte, de répondre « aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs ». À travers cette définition de principe, se dessine une exigence fondamentale qui mérite d'être analysée philosophiquement : à savoir l'appel à une équité intergénérationnelle qui entraîne à son tour la nécessité d'un compromis entre le court et le long terme. C'est donc la question de la *temporalité* qui devient la question cruciale et qui, envisagée sous l'angle de la durabilité ou de la pérennité, témoigne d'une mutation conceptuelle.

² Selon John Baden, le développement durable est une notion qui, selon qui l'emploie, veut dire beaucoup de choses différentes. Le terme est utilisé par un grand nombre de gens appartenant aux disciplines les plus diverses (agriculture, écologie, économie, etc. . .), et dans des contextes très variés. Ceux qui s'y réfèrent le font à partir d'idées, d'approches et de perspectives fort différentes.

³ Selon John Baden « L'expression "développement durable" est une formule d'essence magique, qui fait appel aux émotions... » in L'économie politique du développement durable <http://www.catallaxia.free.fr> > www.liberaux.org

⁴ Pour Baden « Le développement durable (...) est sans contenu concret, ni bien défini » in L'économie politique du développement durable <http://www.catallaxia.free.fr> > www.liberaux.org

⁵ Ici nous parlons de développement tout en relevant les qualificatifs qui y sont associés.

la cohérence entre les besoins et les ressources globales de la Terre à long terme plutôt que sur l'idée d'une recherche de la limite jusqu'à laquelle la Terre sera capable de « nourrir » l'humanité ; C'est dire qu'à travers « leur » logique, le développement durable doit se concevoir sinon se laisser penser plus qu'une idée qu'une réalité. Dans ce contexte, le concept introduit un flou selon Luc Ferry. Pour lui, il n'y a aucune détermination engagée dans ce concept. A cet effet, il explique en disant : « Je sais que l'expression est de rigueur, mais je la trouve si absurde, ou plutôt si floue qu'elle ne dit rien de déterminé. » (Luc Ferry, 2002 : 17) En outre, la définition classique du développement durable issue de la commission Brundtland (1987) peut paraître dépassée pour certains en ce sens qu'il ne s'agit plus aujourd'hui de viser, comme il y a une vingtaine d'années, la satisfaction des besoins lointains de générations futures. C'est la satisfaction actuelle des besoins qui est maintenant compromise par les crises environnementales et sociales que connaît le deuxième millénaire. Il ne s'agit plus d'anticiper les problèmes, mais de les résoudre. Le développement durable pourrait alors se substituer à la notion de "développement désirable" qui regroupe l'ensemble des solutions économiquement viables aux problèmes environnementaux et sociaux que connaît la planète. Ce nouveau mode de développement, facteur de croissance économique et d'emplois, serait une véritable "économie verte", basée sur l'économie sociale et solidaire avec pour déclinaisons : l'éco-conception, le biodégradable, le bio, la dématérialisation, le réemploi-réparation-recyclage, les énergies renouvelables, le commerce équitable, la relocalisation. Cependant, un tel raffinement du concept n'est pas toujours vu d'un bon œil suscitant ainsi des critiques à plusieurs niveaux.

John Baden, économiste américain, par exemple considère que la notion de « développement désirable » est dangereuse, car débouchant sur des mesures aux effets inconnus et potentiellement néfastes. Pour ainsi dire, il pense qu'en économie comme en écologie, c'est l'interdépendance qui règne. Les actions isolées sont impossibles. En d'autres mots, une politique insuffisamment réfléchie entraînera une multiplicité d'effets pervers et indésirables, tant au point de vue de l'écologie qu'au plan strictement économique. À l'opposé de cette notion, il défend l'efficacité de la propriété privée pour inciter les producteurs et les consommateurs à économiser les ressources. Selon Baden, l'amélioration de la qualité de l'environnement dépend de l'économie de marché et de la présence de droits de propriété légitimes et garantis. Pour lui, elle permet de maintenir l'exercice effectif de la responsabilité individuelle et de développer les mécanismes d'incitation à la protection de l'environnement. C'est dans une telle perspective que l'État pourra « créer un cadre qui encourage les individus à mieux préserver l'environnement », en facilitant la création de fondations dédiées à la protection de l'environnement.

Le développement durable est également critiqué en ce qu'il peut n'être qu'un outil des pays du Nord contre les pays en développement : la géographe et spécialiste du Tiers-Monde Sylvie Brunel estime que les idées de développement durable peuvent servir comme paravent aux idées protectionnistes des pays du Nord pour empêcher le développement par le commerce des pays du Sud. Pour Sylvie Brunel, le développement durable légitime un certain nombre de barrières à l'entrée. Pour elle, il offre un prétexte au protectionnisme des pays développés. Dès lors, elle précise sa pensée lorsqu'elle écrit sans ambages : « le sentiment que donne le développement durable, c'est qu'il sert parfaitement le capitalisme. » (2004). Par ce fait, Brunel relève l'idée de technique de marketing digne des grands prédicateurs et souligne par-delà dans une conférence intitulée Naissance d'une religion : le développement durable, que « le développement durable est le produit de la dernière mondialisation et de toutes les peurs qu'elle peut entraîner. » (2004 : 21)

Pour Claude Allègre, il s'agit d'une religion de la nature, qui a oublié que la préoccupation essentielle devait être l'homme. Il est en partie critiqué des associations écologistes qui voudraient faire passer l'homme au second plan. Il écrit en substance et avec amertume « La moulinette écologique a, hélas, amplifié le mot « durable » et effacé le mot « développement au fil des années » (2014 : 12). Pour cet auteur, ce n'est pas parce qu'on défend la nature qu'on peut laisser de côté la culture.

D'autres penseurs soulignent encore les menaces potentielles que les idées au fondement du développement durable peuvent représenter pour les libertés individuelles. Le philosophe Luc Ferry, par exemple souligne les risques du développement durable et cette crainte est également partagée par nombre de libéraux. En effet pour nombre de libéraux, l'environnement peut être le prétexte à une nouvelle augmentation du pouvoir et à des dérives dangereuses de la part des personnes les plus assoiffées de puissance. Même les personnes les mieux intentionnées ne sauraient très probablement pas gérer les pouvoirs immenses dont certains écologistes voudraient voir dotés les gardiens l'écologiquement correct.

Enfin, les tenants de la décroissance considèrent que le terme de développement durable est un oxymore puisque les ressources naturelles sont finies et non infinies. Par conséquent, Serge Latouche, sous un angle économique, ou Jean-Christophe Mathias, sous un angle philosophico-juridique, attaquent le concept en question. Dans l'essai "Politique de Cassandre", Jean-Christophe Mathias démontre que le concept de développement durable est proprement "schizophrénique", puisqu'il prétend régler les problèmes d'ordre environnemental par ce qui en est l'origine, à savoir la croissance économique continue. Autrement exprimé, le développement durable n'est pas adapté à une politique volontariste de protection de la nature, car dans les faits le pilier économique est mis au-dessus des piliers social et environnemental. En ramenant le développement durable à l'économie, l'on adresse donc une invitation inconsciente à Marx au débat et ce à partir de sa philosophie critique.

2. Le développement durable : un capitalisme sous-jacent

Le postulat opérationnel du développement durable, à travers les textes vise la couverture des besoins humains, en commençant par les plus essentiels : alimentation, logement, énergie, hygiène publique, santé, etc. (CMED, 1987, p 64-65). Cette orientation vers les besoins primordiaux invite aussi à lutter contre les situations d'inégalités majeures, qui précisément iraient à l'encontre d'un tel objectif premier. Il en résulte, dans la littérature institutionnelle sur le développement durable, une référence insistante à la nécessaire réduction des inégalités économiques, en particulier entre le Nord et le Sud (CMED, 1987 ; Nations Unies, 1993). Mais comment un système économique dominant, entendant par-là, celui qui tend à être le plus répandu sur la planète et qui dispose d'une suprématie incontestable et jouissant d'une légitimité de fait peut-il lutter contre une inégalité que celui-ci charrie ? Le système économique dominant ne vise-t-il pas par principe d'autorégulation, un assujettissement voire une inégalité « durable » ou « soutenable » voire « admissible » dans la manipulation intéressée du concept de développement durable⁶ ? On peut, par litote, continuer à parler du système économique dominant, mais c'est bel et bien du capitalisme dont il est question. Notre problématique revient alors à s'interroger avec Marx le rapport sous-jacent entre le développement durable et le capitalisme.

⁶ Pour Baden, le développement durable est une idée séduisante mais qui mérite une analyse approfondie.

Le capitalisme est un système économique qui se définit par la manifestation de la propriété privée des moyens de production et la liberté de concurrence. Par extension, le terme peut également désigner l'organisation induite par ce système ou un système fondé sur l'accumulation du capital productif fondé sur la recherche du profit⁷. D'où cette boutade actualisable de Marx (1932 : 45) «[...] le mouvement incessant du gain toujours renouvelé. Cette tendance absolue à l'enrichissement.». A travers cette phrase, Marx nous aide à identifier le gain et l'enrichissement comme étant le champ lexical du capitalisme. Pour Bertrand Zuindeau (2008 : 48) le capitalisme se caractérise par deux éléments fondamentaux : « En premier lieu, le capitalisme constitue un mode d'accumulation dont le but est l'accroissement du capital financier. En second lieu, dans le capitalisme, les intentions de valorisation du capital sont inhérentes aux capitaux individuels et non au capital dans son ensemble, entendu comme rapport social ». Autant relever que l'intérêt du capitaliste est purement et simplement, la recherche du profit, de la plus-value et non le bien-être social mais un bien-être individué avec toute gloire de productivité. D'ailleurs dans le philosophe marxien, plusieurs observations se font fondamentalement entre rapport capital et travail d'où viendra s'intercaler les nébuleux concepts de profit et d'exploitation.

Premièrement, la contradiction entre capital et travail – celle qui est appelée ici première – rassemble les deux difficultés de produire et réaliser la plus-value : il est faux d'opposer suraccumulation du capital et sous-consommation car ces deux points sont indissociables et corollaires l'un de l'autre. Deuxièmement, nombre d'auteurs analysant la contradiction appelée seconde glissent de la notion d'externalisation à celle d'extériorisation. Qu'est-ce qui justifie de qualifier la contradiction écologique du capitalisme de contradiction “ externe ” et de réserver la caractérisation de contradiction “ interne ” au procès de production capitaliste à la seule exploitation de la force de travail [J. Bidet, 1999, p. 296] ? Cela nous paraît constituer un retour en arrière quant au postulat matérialiste de la nécessaire insertion de la production capitaliste dans l'environnement naturel. Dès lors, la première et la seconde contradiction sont toutes les deux internes au mode de production capitaliste et elles ne peuvent donc être séparées : sans l'exploitation de la nature, celle du travail n'aurait pas eu de support matériel, et sans l'exploitation du travail, celle de la nature n'aurait pu s'étendre et se généraliser ; il s'ensuit que la crise sociale et la crise écologique, étant les deux facettes d'une même réalité affectent nécessairement le développement durable. Enfin, troisièmement, la dépossession de la capacité à donner un sens à l'existence n'est rien d'autre que l'aliénation, déjà analysée par Marx et surtout tout à fait reliée à l'exploitation. Ces remarques articulent une double crise de fait mais elles révèlent en soi toute la problématique du développement durable. Aussi, s'il est bien entendu avec Christophe Beaurain que certains acteurs économiques, et notamment les entreprises, intègrent les contraintes environnementales dans les processus de production et dans l'organisation des relations économiques, cet auteur semble draper le fait que, qui parle d'entreprises, parle d'entité économique de production ayant pour vocabulaire canonique : Travail-investissement-profit, Travail-capital-plus-value. Dans la sphère de développement durable, John R. Commons nous fait croire à un capitalisme particulier à savoir « le capitalisme raisonnable ». Selon cet économiste américain, c'est une forme de capitalisme dont les valeurs et l'éthique reposent sur la négociation entre les différentes parties prenantes et l'obtention d'accords permettant de stabiliser les conflits. Un des éléments importants de

⁷ Les héritiers idéologiques de Milton Friedman affirment que la seule responsabilité des entreprises est d'accroître leurs profits.

cette forme de régulation est l'invention de règles et d'institutions capables de parvenir à stabiliser les conflits tout en préservant une certaine forme de bien commun : les accords doivent être équilibrés et pouvoir intégrer des nouveaux rapports de pouvoir issus de l'évolution de l'économie. D'une telle intuition, l'on pourrait tenter de se demander si les entités en négociation jouissent d'un même droit ou ont-ils la même force de décision et de coercition. Par delà, de la logique de Commons deux réalités sont à identifier :

La première revêt qu'il existe bel et bien dans la manifestation du développement durable, celle du capitalisme⁸ et en second lieu, sa raisonnable défendue par Commons par exemple est discutable. En effet, à vouloir penser le caractère raisonnable du capitalisme, c'est tenter de le re-penser sans oser tenir compte de son irrationalité et surtout de sa mutation continue, laquelle est au centre de la critique marxienne. Pour Marx, l'histoire du capitalisme est guidée par un schéma de purification qui en réalise progressivement l'essence. Il écrit en substance dans le livre III *du Capital*

Mais dans la théorie, il est présupposé que les lois du mode de production capitaliste se développent de façon pure. Dans l'effectivité existe seulement l'approximation, mais celle-ci est d'autant plus élevée que le mode de production capitaliste est plus développé, et que sont plus complètement éliminées sa contamination et sa complication par les résidus d'états économiques antérieurs.

Marx (1963)

C'est pourquoi « le pays industriellement le plus développé ne fait que montrer au moins développé l'image de son propre avenir » (Karl Marx, 1963, p. 184 ; P 2, p. 968). Autrement dit, le développement capitaliste rend les sociétés capitalistes égales à leur concept. Autant dire sans aucune langue de bois que le concept du développement durable est un concept dérivé et entretenu par le capitalisme. Pour faire simple, cette formule pourrait être consacrée : on ne devient jamais que ce qu'on est. En plus, compte tenu des limites de tolérance de la nature, la promesse d'abondance doit être abandonnée dans la perspective du développement durable, notamment parce qu'il sera impossible de faire accéder les pays sous-développés au niveau des pays développés sans avoir recours encore davantage au progrès technique, ce qui accroît la contradiction à l'égard du principe de responsabilité gage d'un rapport mieux pensé avec la nature dans un sens de protection et de la rationalisation des ressources naturelles. Mais le penser ainsi c'est constituer en vérité, il faut le dire hic et nunc, les bases matérielles de l'utopie marxiste, comme celles d'ailleurs de l'idéologie libérale, qui auraient permis de passer du « règne de la nécessité » au « règne de la liberté » [Marx, 1968 : 1488] ; lesquelles ne seront jamais réunies. Même un auteur qui s'est pourtant attaché à réhabiliter l'utopie marxienne, Henri Maler, est catégorique à propos des forces productives héritées du capitalisme qui seraient porteuses d'émancipations : il s'agit d'« illusions funestes » [1995 : 245]. Doit-on pour autant se désintéresser de l'amélioration des conditions matérielles d'existence ? Non, répond H. Jonas, mais « il est hautement nécessaire de libérer l'exigence de la justice, de la bonté et de la raison de l'appât de l'utopie » [1990 : 296]. Cependant l'abandon de l'illusion de l'abondance ne revient pas à renoncer pour le marxisme à un développement de l'humanité, et surtout pour sa fraction

⁸ Le capitalisme présent dans le slogan développement durable aide à mieux vendre et à affirmer une idéologie commerciale : publicité automobile, incitation à consommer, protectionnisme environnemental. On en arrive à parler de « business vert ». On joue de plus en plus sur la culpabilisation du consommateur avec cette technique de marketing digne des grands prédicateurs. CUPABILISER -TERRIFIER -REPARER (rédemption). Nous sommes préparés à donner si l'on ne peut pas changer notre mode de vie. Nous avons des intercesseurs tous engagés dans la redemption.

aujourd'hui la plus pauvre. J.B. Foster (2002 :80) affirme : « Le développement économique est nécessaire dans les régions les plus pauvres du monde. » Une telle affirmation reste tout de même grotesque car elle semble se méprendre sur les implications objectives d'un tel développement dit-on économique sur le vœu véritable de développement des pays pauvres et surtout le sens réel du capitalisme, mobile de cet économicisme. Et pour cause, l'essence du capitalisme repose sur la propriété privée des moyens de production, en tendant toujours plus à la privatisation de la production, à toujours plus de marché, donc à toujours moins d'intervention étatique. Au vu d'un tel fait, comment le développement économique rimant avec un néolibéralisme exacerbé pourrait-il être bénéfique pour les pays pauvres ou régions pauvres ? Pour Marx, la privatisation de l'ensemble des conditions de reproduction du capital incarne un degré supérieur de son développement et non du développement des pays en l'occurrence pauvres. Marx écrit en substance « (...) le capital lui-même indique le degré dans lequel la communauté réelle s'est constituée sous la forme du capital »⁹. Il pourrait se laisser penser à travers ces lignes de Marx que le capital devient important, il prend possession de tout en rendant tout capitalisable. Le développement du capitalisme en un mot, engage l'extension des champs de profitabilité, comme l'investissement des besoins sociaux, la santé ou l'éducation, en encadrant idéologiquement toutes les grandes et louables décisions visant la protection de la nature et ce en rendant inefficace les actions contribuant à faire manifester le développement durable. Marx a tout droit de penser que « Le développement suprême du capital est quand les conditions générales du procès social de production ne sont plus produites par retrait sur le revenu social, les impôts de l'État [...] mais sur le capital comme capital »¹⁰. Le développement du capitalisme industriel s'accompagne pour Marx d'un déplacement de substances matérielles, qui permet d'interpréter ce dernier non seulement comme une dynamique sociale, mais aussi comme un phénomène naturel – ou du moins qui impose au cours de la nature des bouleversements essentiels.

3. De la nécessité de repenser le développement durable à partir du philosophe marxien : un matérialisme écologique en perspective

Il peut paraître anachronique d'inviter Marx dans un débat dont le thème n'est pas de son temps. L'on dirait même qu'il est « inactuel ». Mais que veut dire « être actuel » ?

La notion d'actualité peut s'entendre en deux sens fondamentaux. Selon le premier, massivement prévalant, l'actualité s'entend de ce qui est présent au sens temporel, c'est-à-dire contemporain : quelque chose d'actuel est quelque chose qui est temporellement présent, qui appartient au présent le plus ponctuel et par conséquent le plus passager, si bien que ce qui est actuel sur ce mode est par définition voué à ne pas durer et à ne pas persister puisqu'il se confond avec l'événementiel : ce qui est actuel aujourd'hui deviendra inactuel demain. Selon un second sens (aujourd'hui refoulé au profit du premier), l'actualité s'entend de ce qui est pourvu d'une « force agissante » : ce sens, qui s'impose dans la philosophie médiévale au XIII^e siècle, renvoie à l'idée d'*acte* ou d'*activité* qui est contenue dans le terme scolastique d'*actualitas*. Mais l'actualité de ce qui est en acte et non simplement en puissance suggère elle-même l'idée d'achèvement, d'accomplissement, de sorte que l'actualité ainsi conçue diffère profondément de l'actualité comprise comme appartenance au présent temporel : tandis que ce qui est actuel au sens de temporellement

⁹Karl Marx, *Grundrisse*, MEW, 42, p. 437. Je n'ai pas pu retrouver le passage dans l'édition de la « Pléiade ».

¹⁰ Karl Marx, *Grundrisse*, MEW, 42, p. 437. Je n'ai pas pu retrouver le passage dans l'édition de la « Pléiade ». p. 438.

présent est fondamentalement inachevé et promis à la disparition, ce qui est actuel au sens de l'« être-en-acte » (*energeia*) a la perfection de ce à quoi rien ne manque. À suivre jusqu'au bout cette ligne de pensée on en viendra à la conclusion que seul ce qui est en acte possède une actualité, autrement dit, que seul ce qui est achevé est pourvu d'une force agissante, ce qui n'est qu'en puissance (*dunamis*) étant condamné par contraste à la stérilité de l'inactif. Pour peu dire, qualifie d'esprit du monde par Jacques Attali, la pensée de Marx est flexible et elle peut servir à décoder certain mysticisme forgé pour endormir les consciences de notre temps. De fait, avec les auteurs comme John Bellamy Foster, Paul Burkett et autres, il s'est structuré une notion fondamentale à savoir « le métabolisme social¹¹ » et ce partir d'une lecture à visée écologique du philosophe de Karl Marx. Aussi, certaines branches de l'économie posent-elles la question écologique. Cependant, quel que soit le rôle exact que l'on fait jouer au philosophe allemand dans cette histoire, il est clair qu'il fait partie des précurseurs et des inspirateurs d'une économie matérialiste, attentive aux flux matériels sous-jacents aux échanges économiques et aux développements qu'on pourrait l'y associer. Cette tradition intellectuelle, qui s'est fixée aujourd'hui sous le nom d'« *ecological economics* », ou encore de « *material flow analysis* », reprend et développe en effet des problèmes déjà présents chez Marx, mais tout en neutralisant parfois leur portée sociale.

Sous la notion par exemple de « capital naturel », on désigne en effet la contribution directe des processus physiques et biologiques à l'accès aux richesses : à travers la régulation climatique, la formation des sols, la pollinisation, sous la forme de matières premières extractibles, ou encore en tant que ressources génétiques¹², les divers visages de la nature peuvent être conçus comme des « services écosystémiques ». Poser de cette manière la question de l'économie et de façon décalée celle du développement durable, revient à mettre en avant la dépendance du système productif à l'égard de la nature, conçue comme une contribution non produite au processus de création de richesse. Plus encore, c'est suggérer que ces services ont une valeur susceptible d'être exprimée dans les termes classiques de l'économie, c'est-à-dire en monnaie ou en développement durable en rationalité des besoins. L'écologie économique ou le développement durable vise alors dans un second temps à une optimisation, à une rationalisation de l'usage du capital naturel, et cela dans deux directions principales : d'une part en favorisant les activités capables de ne pas introduire dans le circuit économique des substances naturelles qui n'y sont pas déjà (donc en proposant une économie en cycle idéalement fermé), et d'autre part en donnant un équivalent monétaire (un prix) aux phénomènes de dégradation environnementale.

Dans un style théorique très proche de Foster, Paul Burkett (2006) s'est attaché à réintroduire dans ces considérations une dimension sociale, et notamment la question des formes de propriété susceptibles de convenir à une prise en compte de cette dépendance envers la nature. Dans un autre registre, que ces auteurs ne pointent pourtant pas directement, on peut considérer que l'inspiration marxienne permet de prévenir certaines difficultés liées à l'introduction de ces modèles économiques. En effet, la démarche consistant à définir un équivalent monétaire pour les services écosystémiques peut être

¹¹ La notion de « métabolisme » dégage l'idée selon laquelle, selon les mots de Foster, que Marx « a proposé une lecture puissante de la principale crise écologique de son époque, à savoir le problème de la fertilité des sols dans l'agriculture capitaliste », et qu'il faut voir dans son œuvre « les fondements d'un matérialisme historico-environnemental prenant en compte la coévolution de la nature et de la société humaine » (Foster, 2011, p. 43).

¹² Pour une liste plus complète – mais qui reste évidemment sujette à discussion – des services rendus par la nature aux activités économiques, voir Costanza *et al.* (1997).

comprise comme une forme larvée de marchandisation de la nature. Comme on peut le voir dans le cas du marché des émissions de CO₂, la généralisation de la forme marchandise en matière écologique a des effets pervers (comme c'est le cas avec la spéculation sur le marché du carbone), qui jettent le doute sur la fécondité de ce type d'instruments. Mais une fois de plus, au-delà de ces usages mal conçus de la notion de capital naturel, il faut y voir une façon de donner de l'épaisseur à l'idée un peu abstraite d'une dépendance collective à l'égard de la nature. Et à ce titre, le langage de l'argent peut jouer un rôle heuristique : en rendant commensurables les profits réalisés par l'industrie et les coûts environnementaux qu'ils peuvent représenter, on se donne les moyens d'imposer l'idée selon laquelle la gestion écologique avec son corollaire de développement durable est d'emblée une affaire économique. Dès lors, cela peut donner un instrument de reconnaissance aux populations qui sont les premières victimes de ces phénomènes, comme c'est souvent le cas des groupes indigènes des régions de forêt primaire, en Afrique surtout (ou d'autres fronts actuels de l'économie extractive), car cela leur permet d'exprimer dans un langage connu de tous, la valeur de la nature qu'ils ont traditionnellement en charge.

L'intérêt d'une interprétation écologique du capitalisme se mesure également en référence à l'analyse historique. Dans ce domaine plus que dans tout autre peut-être, le développement d'une approche écologique suppose une rupture avec les habitudes intellectuelles prédominantes, tant l'opposition entre nature et histoire est matricielle. Mais la référence marxienne n'intervient pas seulement ici comme un rappel des conditions matérielles dans lesquelles se déploient les phénomènes sociaux et politiques. Si l'on suit la ligne interprétative dessinée par Foster, on engage de manière plus subtile une discussion avec l'histoire environnementale, qui s'attache à décrire les modalités de l'implication du naturel dans les grands processus historiques de la modernité. William Cronon (1983) a, par exemple, décrit les bouleversements imposés par la colonisation britannique de l'Amérique du Nord sur un territoire déjà anthropisé, et donc déjà défini par un régime d'appropriation, de transformation, ou plus simplement d'usage traditionnel du sol et des ressources naturelles. L'illusion (ou le déni) sur laquelle repose le processus de colonisation consiste en effet selon lui à considérer ces terres comme étant vierges, et donc a priori disponibles pour les nouveaux arrivants. Ce qui apparaît ici, c'est donc que le métabolisme propre au système productif occidental s'est trouvé confronté à d'autres formes de gestion du capital naturel, et que s'il les a généralement ignorées, ces rencontres jouent néanmoins un rôle clé dans l'histoire des colonisations.

Ramachandra Guha (2000) a, de son côté, mené une interrogation parallèle sur l'Inde : d'après lui, si les mouvements sociaux liés à la décolonisation sont le plus souvent aussi des mouvements environnementalistes, c'est parce que la tutelle coloniale a essentiellement fonctionné comme une redéfinition des pratiques agraires en usage et des structures sociales qui leur étaient associées. La transition forcée vers une agriculture de marché peut donc être interprétée comme une forme d'aliénation de la nature, puisque la société indienne s'est vue dépossédée non seulement des conditions de sa reproduction matérielle, mais aussi de sa définition même comme société. Dans une telle logique, il se laisse penser que les transformations conjointes du métabolisme écologique et des modes d'organisation sociale expliquent ainsi la convergence actuelle des luttes politiques et environnementalistes pour un développement dit-on durable ou soutenable. Domination de la nature et domination politique trouvent du coup, dans le cadre d'une interprétation écologique du capitalisme, le moyen d'une articulation théorique féconde, susceptible d'orienter la synthèse historique. D'ailleurs, cette tendance trouve son expression dans des

travaux récents (Hornborg *et al.*, 2007), qui se donnent pour objectif de décrire les liens entre ce que l'on appelle traditionnellement « système monde », et ce qu'ils nomment « système terre » (*earth system*), c'est-à-dire de réinscrire la dynamique de la mondialisation dans une perspective socio-métabolique générale pour un développement durable.

Dès lors, le retour voire le recours à Marx permet enfin de donner une nouvelle tonalité à la question écologique, cette fois dans sa formulation philosophique. L'éthique environnementale s'est en effet construite dans la seconde moitié du XX^e siècle à la confluence de la culture de la *wilderness*¹³ et de l'exigence morale néokantienne : il fallait alors penser la valeur propre d'une nature idéalement vierge de toute intervention humaine, et imposer cette valeur non anthropocentrique comme la source d'un respect et d'une protection inconditionnels. Dans le cadre de ces approches, le rapport proprement écologique entre les communautés humaines concrètes et leur milieu tendait à être subordonné à des questions de principe. La réalité sociale engagée dans le processus d'interaction avec la nature, et à partir de laquelle se pose la question de sa préservation, était trop souvent ramenée à une abstraction philosophique, détachée des conditions réelles dans lesquelles se noue cette interaction. C'est par contraste avec cette tradition que le matérialisme historique et écologique inspiré de Marx fait sens : il permet en effet d'identifier les formes collectives d'accès à la nature responsables des déséquilibres environnementaux actuels, et ainsi de concevoir à nouveaux frais la grande séparation qui caractériserait la modernité. Car au fond, d'un côté comme de l'autre, le développement durable devient pathologique si celui-ci entretient une civilisation déconnectée du milieu naturel qui oriente la réflexion, même si cette séparation est différemment conçue. La séparation dont il est question ne doit pas mettre à l'écart l'homme et la nature, définis comme des réalités en soi, mais des modes d'existence, de production et de reproduction du social historiquement situés, et des milieux définis, voués à soutenir ces processus pour une mise en perspective réelle du développement durable. Comme l'écrit Marx :

Ce n'est pas *l'unité* des hommes vivants et actifs avec les conditions naturelles, inorganiques de leur échange de substance avec la nature ni, par conséquent, leur appropriation de la nature, qui demande à être expliquée ou qui est le résultat d'un procès historique, mais la *séparation* entre ces conditions inorganiques de l'existence humaine et cette existence active, séparation qui n'a été posée comme séparation totale que dans le rapport du travail salarié et du capital.

Marx (1980 : 426)

Marx suggère ici que le prétendu dualisme moderne ne serait que la forme idéale un peu confuse d'une séparation d'abord matérielle, ou le mode de représentation du monde accompagnant une forme particulière de gestion des richesses. Autrement dit, si le développement durable s'accompagne, au vu des attentes qui le forge, d'une tâche proprement philosophique, celle-ci consiste bien à rendre compte de cette séparation, mais sous la forme d'une articulation entre des divers niveaux d'expression, et ce de manière à rendre plausible son dépassement. En un mot, qu'il faille prêter ou non à Marx la conscience claire d'une menace environnementale représentée par le capitalisme, il est juste de voir dans son œuvre un outil interprétatif susceptible d'éclairer certains mécanismes

¹³ On désigne sous cette appellation un courant littéraire et philosophique américain né au milieu du XIX^e siècle, attaché à l'esthétique et à la valeur de la nature sauvage, et dont Henry David Thoreau et Aldo Léopold sont les représentants principaux.

responsables de la dégradation environnementale. Autrement dit, le matérialisme écologique de Marx, c'est-à-dire l'interprétation du capitalisme comme force historique ancrée dans la nature et responsable d'une forme d'aliénation rarement mise en lumière, dessine les contours d'une critique politique qui déplace et réoriente les attentes traditionnelles de l'écologisme surtout du développement durable.

Conclusion

Il apparaît avec objectivité que le terme de développement durable est sujet d'interprétations multiples parce qu'objet d'un sémantisme flou avec des enjeux appréciables dans son ensemble, vu que le bonheur de l'homme et l'avenir de l'humanité en sont ses gages initiaux. Mais à la lumière de notre analyse, nous relevons que le développement durable a une histoire propre, qui est postérieure aux premières interprétations écologiques de la réalité sociale, et qui ne s'y réduit pas. Comme tel, il correspond à un état de représentations politiques qui est peut-être étranger à Marx vu que toute cosmologie sociale évolue nécessairement. Aussi faut-il rappeler que la contribution de ce dernier au faisceau de questions que l'on rassemble généralement sous les notions de « écologie politique ou matérialisme écologique » lui est en quelque sorte exotique et son intérêt est précisément lié à cet exotisme relatif. Qu'il faille prêter ou non à Marx la conscience claire d'une menace environnementale représentée par le capitalisme, revient juste à voir dans son philosophe un outil interprétatif susceptible d'éclairer certains mécanismes responsables de la dégradation environnementale mettant en mal le développement durable. Autrement dit, penser avec Marx ou à partir de Marx les enjeux du développement durable, c'est pour nous une manière de réinvestir le système de pensée critique de cet auteur afin de relever que le concept de développement durable n'échappe pas à l'instrumentalisation d'un capitalisme écologique qui ne cesse de camper les disparités sociales mondiales et une idéologie de marché.

Références bibliographiques

- Aglietta, M A. (2007). *Désordres dans le capitalisme mondial*, Odile Jacob.
- Bazzoli L. (1999). *L'économie politique de John R. Commons. Essai sur l'institutionnalisme en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, Collection *Études d'économie politique*.
- Bazzoli L. (2000). *L'économie institutionnaliste du travail de J.R. Commons : un pragmatisme en action*. *Cahiers du Gratice*, 19 :1-31.
- Bazzoli, L. & Dutraive, V. (1995). *Dynamique technologique et institutionnelle dans la pensée institutionnaliste américaine : les enjeux de la maîtrise sociale*, M. Baslé.
- Bensaïd D. (1993). *Les tourments de la matière*, *Ecologie politique*, 7 :91-105
- Benton Ted. (1992). *Marxisme et limites naturelles ; critique et reconstruction écologiques*, *Actuel Marx, L'écologie, ce matérialisme historique*, Paris, PUF (2)12 : 59-95.
- Bidet J. (1992). *Y a-t-il une écologie marxiste ?* *Actuel Marx, L'écologie, ce matérialisme historique*, Paris, PUF, (2)12 : 96-112.
- Brunel S, 2004, *Le développement durable*, Paris, Puf, Coll. *Que sais-je ?*
- Claude Allègre. (2014). *L'imposture climatique ou la fausse écologie*, Plon.
- Commission Mondiale pour l'Environnement et le Développement – CMED. (1988). *Notre avenir commun*, Québec, Editions du Fleuve.
- Dufourt, J.H. & Héraud, J. P. (2018). *Changement institutionnel et changement technologique*, Paris, CNRS éditions.
- Emmanuel R. (1999). *Modalité critique chez Marx*, Paris, puf, pp. 181-198.

- Frank, B. (2013). Philosophie du développement durable : Enjeux critiques, PUF, Coll. Philosophies.
- Marx, K. (2021). Manuscrits de 1844, Paris, Édition de : Jean Salem, Traduction (Allemand), Jacques-Pierre Gougeon ;
- MARX K. (1980). Manuscrits de 1857-1858, Paris, Éditions Sociales ;
- Marx, K. (1867). Le capital, Paris, Edition de Maurice Lâchatre, Traduction (Allemand), Joseph Roy.
- Myriam R.A. (2012). Le développement durable : quels enjeux philosophiques, *Revue Vraiment durable*,1 :33 à 40.